

très ami de la vérité. M. Cousin reconnaît formellement que « Pascal, dans ses *Provinciales*, a défendu contre les Jésuites et contre Rome elle-même, une erreur manifeste, la doctrine janséniste (*des Pensées de Pascal*, avant-propos, pag. 19). » Quand on a défendu dans tout un livre une erreur manifeste, on n'est guère admis à être cru sur parole.

Les bornes de la *Revue* ne nous permettent pas d'entrer dans de plus amples explications. Il nous reste un dernier mot à dire à M. Nicolas.

MM. Collombet et Grégoire ont publié une traduction des *Hymnes de Synésius*, évêque de Ptolémaïs au IV<sup>e</sup> siècle. Dans la première édition de ce livre, ces Messieurs placèrent en tête une courte notice empruntée aux *Mélanges* de M. Villemain, et adoptèrent la traduction d'une hymne traduite par le même auteur. Son nom figurait dans le titre pour la notice, et l'on y revenait encore dans la préface. A une seconde édition, la Notice sur Synésius fut remplacée par un long travail de M. Collombet. Maintenant, que fait M. Nicolas ? il suppose, ce qui est de toute fausseté, que M. Villemain avait en partie traduit Synésius, et là dessus, parce que MM. Grégoire et Collombet avaient mis en tête de leur livre quinze pages de M. Villemain, parce qu'ils avaient adopté la version de la seule hymne que M. Villemain eût traduite, voici un ami de la vérité qui vient prononcer les mots de *plagiaires* et de *pirates* !

Où bien M. le professeur ignore la valeur des mots qu'il emploie, ou bien il calomnie brutalement.

Un *pirate*, un *plagiaire*, ce n'est pas celui qui s'approprie quelques pages d'un écrivain, et qui lui en renvoie la gloire et l'honneur. Comment un professeur de rhétorique ne sait-il pas ce que veut dire deux mots si vulgaires et si connus ?

Mais s'il le sait, mais s'il n'y a pas oublié et distraction, M. Nicolas songe-t-il bien à ce qu'il fait, à l'odieuse calomnie qu'il tente ? Pèse-t-il bien la conduite d'un instituteur de la jeunesse qui imprime et répand dans le public un pareil mensonge ?

M. Nicolas finit par nous rappeler les noms de Fréron, de Desfontaines, de Nonotte. Et après cela ? — Fréron eut le courage de tenir tête à l'impure idole du XVIII<sup>e</sup> siècle ; il n'y a pas longtemps qu'un critique des *Débats* réhabilitait pompeusement Fréron dans la *Revue de Paris*. C'est bien quelque chose que d'avoir bravé les insultes et le courroux de Voltaire. Quant à l'abbé Desfontaines, il avait de la littérature. Nonotte fut loin d'être un homme de génie, mais peut-être vaut-il mieux, en morale, n'avoir pas reçu le nom sublime qui fut dévolu à Voltaire, que de s'être souillé par les infamies de la *Pucelle*.

M. Villemain est-il un puissant génie dont M. Collombet serait le *Zoïle* ou le Fréron ? C'est assurément ce que signifie l'appel fait à ces trois noms de critiques ? On veut dire aussi que l'opuscule dirigé contre M. Villemain n'est qu'un trait sans force qui est allé mourir contre la cuirasse du héros. M. Collombet se résigne bien d'avance à l'oubli qu'on lui présage par analogie ; mais si son opuscule est non avenue, que sera-ce, bon Dieu, de la réfutation d'une réfutation ?